

KINO

De-bakel

**Steppen in Zement:
Irvin Winklers Verfilmung
von Cole Porters Leben
gerät hölzern und
verstaubt.**

Ein amerikanischer Kritiker hat behauptet, "De-Lovely" sei schlimmer als drittklassige Schultheater-Aufführungen. Alle drittklassigen Schultheater-Truppen sollten sich daraufhin beschweren. Denn so schlecht wie Winklers Film können sie gar nicht sein.

In der ersten Szene sitzt ein kosmetisch miserabel gealterter Cole Porter im Dämmerlicht am Klavier und erinnert sich an bessere Zeiten. Plötzlich erscheint ihm der Geist (oder ist es ein Engel?) Gabriel und entführt ihn in ein fiktives Theater, in dem Porters Lebensgeschichte als Musical aufgeführt werden soll. Das kann ja nur eine Komödie werden, denkt man sich im Publikum, aber, falsch gedacht.

"De-Lovely" nimmt sich ernst. Es ist allein Hauptdarsteller Kevin Kline, der das Spiel zu durchschauen scheint: Er verkörpert den Komponisten mit einer Nonchalance, als wolle er in diesem Desaster wenigstens sich selbst amüsieren. Nicht alle Beteiligten haben so viel Spaß. Warum Regisseure immer wieder auf die Idee kommen, die konturlose Ashley Judd mit tragenden Rollen zu betrauen, wird wohl ein Rätsel

Im Utopia.

bleiben. Als Linda Porter, Stütze und Muse des begabten Gatten, bleibt ihr Gesicht über 120 Minuten so regungslos als fürchte sie, ihr maskenhaftes Make-up könnte verrutschen.

Dabei hatte die Story durchaus Potential: Cole Porter war einer der beliebtesten

amerikanischen Komponisten, er verfasste unglaublich clevere Texte und Melodien, die zu Klassikern wurden ("Let's do it", "Night and Day"), aber da das künstlerische Schaffen schwer auf die Leinwand zu bannen ist, konzentriert sich "De-Lovely" vor allem auf Porters Privatleben.

Lange war die Homosexualität des Musikers ein offenes Geheimnis, er führte eine Konvenienz-Ehe mit einer älteren, geschiedenen Frau, um sein soziales Ansehen nicht zu gefährden.

Der filmische Umgang mit Cole Porters Homosexualität ist diskutabel: Die zentrale Frage von "De-Lovely" scheint zu sein, wen Porter denn nun mehr liebte, seine Frau oder die Männer. Bereits in der ersten Viertelstunde dürfte jedem klar sein, dass der Film die These der ehrlichen, ewigen Liebe zwischen den beiden Eheleuten vertritt. Trotzdem wird dem Zuschauer diese Botschaft in regelmäßigen Abständen immer wieder eingehämmert. Die männlichen Liebhaber dagegen huschen

lediglich wie Schatten durch ein anderweitig ach so perfektes Bild.

Songs wie "Anything goes" oder "Let's misbehave" zeugen von Cole Porters ganz eigener Lebensphilosophie, die Irvin Winkler aber nicht sonderlich zu interessieren scheint. Er vermeidet jegliche Tiefe und dünnt seinen Stoff so aus, dass er kaum noch für eine halbstündige Soap reichen würde. Hie und da schafft man es manchmal fast, sich von der Erzählung mitreißen zu lassen, aber dann tauchen der alternde Cole und sein Engel Gabriel wieder aus der Rahmenhandlung auf und zerbröseln jegliche Dynamik.

Und die Musik? Eine Allstar-Besetzung von Jazz- und Popgrößen schlüpfen für den Film in schicke Klamotten und schmettern mit festgefrorenem Strahlglächeln (schließlich sind wir im Musical) die Songs des Meisters. Einige überzeugen mehr (Sheryl Crow, Diana Krall und Elvis Costello), andere weniger (Alanis Morissette, Mick Hucknall). Robbie Williams ist auch mit von der Partie, und wenn er auf der Leinwand erscheint, wird klar was "De-Lovely" hätte retten können: ein bisschen mehr Selbstironie und ein bisschen weniger Fernsehfilm-Melodrama. Aber so bleibt es am Ende eben nur bei unfreiwilliger Komik.

Claudine Muno



Auf dem Klavier singt's sich besser: Kevin Kline als Komponist Cole Porter.

MUSIQUE

Bénabar et associés

Petit garçon, Bénabar aimait les clowns - une passion dont le trentenaire, désormais un des espoirs de la chanson française, ne s'est toujours pas totalement défaits.

Cet élégant mi-trentenaire, auquel on ne donne d'ailleurs pas tout à fait son âge, a pour curieux patronyme Bénabar. Autre particularité, à l'évidence moins anecdotique, il s'est, en moins de trois ans, installé dans le peloton de tête des artistes classés parmi les plus talentueux et les plus représentatifs de la "nouvelle" chanson française. Et c'est bien en cela que son parcours mérite que l'on s'y attarde un peu.

A l'âge de 8 ans, Bénabar est fasciné par l'univers du cirque: il se met donc avec entrain à la trompette ... pour faire "comme les clowns" qui en jouent si bien à ses oreilles! Sans en devenir un virtuose, le petit Bruno (son véritable prénom) restera fidèle à cet instrument qui, avec un autre grand délaissé de l'orchestre - le trombone -, finira par constituer aujourd'hui un élément déterminant de sa signature musicale. Mais, n'allons pas trop vite ...

Après son baccalauréat et un passage météorique dans une "high-school" américaine pour parfaire son anglais, Bénabar exerce divers métiers dans le monde du grand et du petit écran. Cela l'occupera cinq ans et, n'eussent été le révélateur coup de main donné à un ami pour écrire

des chansons, puis des débuts (pas vraiment documentés) dans l'éphémère duo "Patchol et Bénabar", peut-être serait-il toujours en train de nous faire discrètement profiter de ses talents recherchés de scénariste pour la télévision.

Le destin en décide autrement: "Patchol et Bénabar", qui se produisent avec succès dans différents lieux parisiens, vont convaincre des musiciens de rencontre de les rejoindre et il en résultera, en 1996, la formation du groupe "Bénabar et Associés". Avec Bénabar comme pianiste et auteur-compositeur-interprète principal, le groupe enregistrera l'album "La petite monnaie" en 1998, et surtout donnera par la suite, près de 275 concerts dans des conditions de précarité matérielle que seule une solide croyance en leur bonne étoile collective leur permettra de surmonter ...

Fin 2001, "Bénabar et Associés" se réduit "officiellement" à Bénabar tout court, sans que le groupe soit pour autant dissous. Au contraire, il s'étoffe de nouveaux instrumentistes pour la sortie de l'album "Bénabar", suivi, en mars 2003 et dans la foulée d'une deuxième tournée marathon, par "Les risques du métier".

La verve un peu triste, ou cocasse, de Bénabar, alternativement soutenue par des accompagnements résolument sonores (cuivres-percussions)

ou intimistes (piano-violoncelle), s'y exprime avec une authenticité bien vite reconnue par le public et les incontournables "professionnels de la profession": l'album "Les risques du métier" est "certifié" disque de platine (c'est-à-dire plus de 400.000 exemplaires vendus), Henri Salvador demande à Bénabar de faire ses premières parties de concert, la Sacem lui décerne le (très convoité) prix Raoul Breton,

tandis qu'il décroche une Victoire de la Musique dans la catégorie "Meilleur album de variétés de l'année". Pas mal, mais indiscutablement mérité pour quelqu'un qui rendra le 16 octobre une nécessaire visite de courtoisie au public luxembourgeois et qu'un internaute anonyme, que nous nous garderons bien de contredire, décrit ainsi: "Moins sophistiqué que Biolay, moins bobo que Delerm, moins flamboyant que M, moins rock que les Mickey 3D. Il faut croire qu'on en avait besoin ...".

Bien vu, avec une ultime explication en guise de conclusion: pourquoi Bénabar? Eh bien parce que ... Barnabé (ce qui n'est que l'anagramme du nom de presque tous les clowns)!

Michel Depoulain



Moins sophistiqué que Biolay, moins flamboyant que M - Bénabar a trouvé son créneau dans le milieu de la "nouvelle" chanson française.

Bénabar, ce samedi 16 octobre à 21h à la Kulturfabrik d'Esch-sur-Alzette.